

HIER SOIR AU MANÈGE

CLARIKA, NOTRE-DAME-DE-LIGNIÈRES



Au Manège hier soir, Clarika a fait des miracles.

Des fleurs de lotus blanches, symboles de l'élévation de l'âme, ont envahi la scène au milieu des herbes folles et des longues trains de tissu blanc. Clarika débute son concert par le titre qu'elle a choisi pour poser le décor de son huitième album réalisé par l'archange Florent Marchet. « *La lisière* », comme pour figurer une frontière, un basculement subtil et violent. Premières larmes. Un basculement parfois intime comme dans « *Âme ma sœur âme* ».

En ce jeudi de l'Ascension, et d'anniversaire de la mort de Sainte Jeanne d'Arc, Clarika pourrait être canonisée. C'est ce que le Pape François 1er lui aurait écrit, touché par « *Les garçons dans les vestiaires* ». Fin de l'intermède, rires conquis et ton donné pour le concert. On risque de passer du rire aux larmes.

Clarika et ses trois musiciens (qui en valent six), le batteur-claviériste Jérémie Pontier, le violoncelliste-claviériste-guitariste-bassiste Mika Apamian et le guitariste-clarinetiste Yann Lambotte ont emporté le public dans les étoiles avec *L'Astronaute*, en vieille Angleterre pour suivre la fuite de ces « *Deux Anglaises* » amoureuses, ou à Venise pour cette histoire qui s'enlise et s'enfoncé.

Entre deux chansons, Clarika nous confie qu'elle croit aux

secondes chances et l'on sourit. Plus tard, elle assènera une liste de chiffres wikipédiens sur les morts en Méditerranée sur des bateaux de mauvaise fortune. Deuxième larme. Elle raconte aussi la vie sans lui, cette vie qu'elle n'aime pas. Et celle de « *Patricia* » infirmière en partance pour le Burundi qu'elle aurait pu rencontrer sur un rond-point.

L'émotion s'installe. Une nouvelle larme en écoutant « *L'Azur* ». Les fleurs s'allument, les étoiles sont toujours plus brillantes en mer, la nuit. Et ce bateau qui chavire, et cet

enfant sur la plage. Un nouvel intermède nous arrache un sourire. Tiens, un des musiciens est célibataire ! Clarika enchaîne avec « *Lâche-moi* ». Relarmes ! Les émotions se mêlent. Le public répond à l'invitation de « *Même pas peur* », manifeste de la joie de vivre en milieu hostile. Alors dansons « *au bord de l'abîme, en défiant la mort* » ! Bravats l'inertie, nous retrouvons le sourire. Nous voulons « *Tout tout de suite, avant l'effort le reconfort, de toute façon un jour t'es mort* ». Clarika virevolte sur scène. Légèreté, profondeur, humour, mélancolie

et la voilà en tête de cortège, scandant des revendications. Faites l'amour, pas les magasins ! Clarika revient pour deux titres, nous fait croire qu'elle n'a plus de voix mais nous ne la croyons pas. « *Sous ton cortex* » clôt la soirée. « *Enlaçons-nous sans fin le bonheur à nos trousses* ». Le public est debout. On se souviendra que Sainte Clarika, celle qui racontait les peines avec franchise, lucidité et espièglerie, est venue à Lignières en l'an (devenu un instant de grâce) 2019.

Francine Moronvalle



Ascension émotionnelle

LÉOPOLDINE WIIB WONDERBÀÀR !



Léopoldine HH et ses deux musiciens ont ouvert la soirée à Clarika sur la scène du Manège hier soir. On nous avait prévenus que ça serait à ce point...

On la découvre sur l'avant-scène avec deux jolis chœurs à ses côtés, collés à celle qui a « *les yeux au bord du Rhin* ». Parce qu'elle veut chanter *in ihrem Sprache* (dans sa langue), notre Léopoldine tout droit venue d'Alsace. Une chanson apologie du bretzel et des tresses plaquées à la mode Heidi, qui donnait phonétiquement un truc du genre « *Allez, allez, grosse crevette, chie trop demain, la grosse*

crevette ». Débit de parole élevé et facéties assurées, la chanteuse a déjà mille sourires aux lèvres.

Un spectacle où les jolis chœurs musiciens à cuisses chères lisses - Michel Gilet et Charlie Chanteur - se font boys band et passent au vocoder pour glorifier leur déesse (elle est unique, et ça, c'est incontestable). Pour la louer davantage, ils reviennent au beau milieu d'une mise à nu de leur divinité, vêtus de boxers moulants, hauts à sequins, et affublés d'une écharpe de miss estampillée Léopoldine HH. Un show incroyablement absurde où l'on apprend que les défécations félines peuvent guérir les bobos (« *Allez, petit chat, fais caca, demain tu n'auras plus de tracas* »), où

l'on compte les temps en knacki balls, où la chanteuse a un collant « cassé » - mais c'est son côté punk. Une délicate communion avec un final en maillot de bain rouge, pendant laquelle on déboîte son fémur dans sa hanche pour danser (« *c'est quand on n'a plus vingt ans qu'on sait qu'on a eu vingt ans* »).

Musicalement, c'est aussi un joyeux bordel de chansons, d'électro, d'une pointe de hip-hop, et puis tout un tas d'autres trucs aussi. Léopoldine définit son art comme « *de la chanson littéraire* », et ça, c'est parfait pour le public de L'Air du Temps, ça passe aussi bien qu'en Avignon. Empruntant des textes à Gwenaëlle Aubry, Gildas Milin ou encore Topor, usant de sa voix in-

croablement élastique, Léopoldine HH, plus radieuse que Miss France, plus athlétique qu'une championne olympique de Hula hoop, plus fashion qu'une star américaine (avec ses baskets lumineuses), fait de son spectacle une utopie musicale joyeuse. On se serait bien baigné dans une mer de choucroute, un verre de gewurtz à la main, flottant sur nos bouées bretzel à hurler le refrain de « *Zozo Lala* », parce que Léopoldine HH fait fi des conventions. « *Il faut aller là où l'on se sent bien* », dit-elle. C'était bien mieux que « *zozo lala* » (prenez comme ci, comme ça), et encore plus après la mise en circulation d'un bretzel géant gonflable dans le public, qui l'a obligé à faire une zoz'ola (la) géante.

Les performances musicales et physiques de Michel Gilet et Charlie Chanteur n'auront pas échappé au public, surtout au moment de ce magnifique « *La en 120 bpm* » interprété par Charlie Chanteur, scotchant et suivi d'un superbe solo de fesses au synthé.

L'heure du kouglof arrive trop vite et le public est trop gourmand, il veut encore et encore s'empiffrer de ce grand n'importe quoi. Allez, bretzel avec les doigts, bisous, bisous !

Violette Dubreuil



Léopoldine H.O.

HIER APRÈS-MIDI SOUS LA HALLE

L'AFFAIRE CAPUCINE FÉE DES RÊVES



Sous la Halle, l'heure du goûter glisse doucement vers un pré-apéro entre amis quand L'Affaire Capucine s'empare de la scène.

Il faut parfois plusieurs chansons pour que l'ambiance s'installe. C'est sans compter sur Aurélie Laurence, envoûteuse de Lignières et très probablement adepte de la magie noire. Pas celle qui vous jette un sortilège ou vous colle le mauvais œil ! Celle qui fait revenir la bonne fortune ! On aurait presque envie de lui confier notre main. Elle y lirait sûrement quelques secrets et s'en emparerait pour nous emmener danser et courir avec elle, au milieu des champs.

Aurélie Laurence alias la Fée-moi-un-sourire (à moins que ce soit la Fée-moi-rêver-éveillée) en fait plus, en donne plus. Une vraie sincérité et une présence scénique qui ravit. Seize chansons, seize histoires. Des fabulettes qui intriguent, des contes un peu plus sombres. Une collection de sourires volés, une autre de faire-part de décès (pour ne pas oublier), la décomposition « *Organique* » d'un corps, ou un homme qui métamorphose. Serait-ce un Edward aux mains d'argent, ce coiffeur ? Les ponts (musicaux) entre L'Affaire Capucine et Tim Burton sont perceptibles dans



Abracadabra

les thèmes des chansons comme dans certaines phrases musicales jouées au xylophone. En deux tintements, L'Affaire Capucine nous transporte dans un cabinet de curiosités où les papillons ne seraient pas épinglés sous des globes de verre mais pourraient venir se poser sur notre épaule.

D'autres titres sont plus personnels et plus intimes. Seule au piano, Aurélie Laurence évoque « *Un père* » inventé pour pouvoir tourner la page. Ses musiciens reviennent. Camille Gueirard au violoncelle, Damien Jameau à la basse, Romain Levêque à la batterie et Franck Dumas au clavier ou à la guitare, et le concert prend une nouvelle couleur. L'ambiance monte d'un cran. Ça groove sous la Halle. L'Affaire

faire Capucine le scandale : « *Réveillez les rues* ».

Le public ne s'y trompe pas. Ce troisième album *Métamorphoses*, sorti en avril 2019, l'emporte vite et loin. L'énergie fédératrice et libératrice d'Aurélie Laurence est communicative. Attablés, des amis écoutent attentivement l'indice qui leur permettra de trouver le trésor de Lignières caché avant le concert, par L'Affaire Capucine. Dans les pierres du XVII^e siècle... c'est le château ! Les avis fusent. Pourquoi ce château gardien de secrets est-il une évidence ? Une maison de famille qui se vend meublée de souvenirs d'enfance vient sonner l'heure de la fin du concert. L'Affaire Capucine, fée-des-merveilles. Ah quand nos rêves grandissent avec nous !

Francine Moronvalle

ATELIER-DESSIN

À PLEINES DENTS !



Cathy Beauvallet et son fils Robin Béliveau, fidèles de L'Air du Temps, animent un atelier-dessin tout au long du festival. Pour eux, l'idée est de développer le dessin sur le vif et l'ouvrir aux

autres, et plus particulièrement aux jeunes générations. Robin, étudiant à l'École Nationale des Beaux-Arts à Paris, est spécialisé dans l'architecture et les espaces, ce qui est complémentaire de Cathy. Au

total, huit enfants (dont Tsilla en photo) ont participé à cet atelier. Ils ont pu s'initier au dessin pendant les répétitions et réaliser des portraits de bénévoles.

Virginie Canon

L'ENTRÉE DES ARTISTES

LE TEMPS DES COPAINS

Hier, je me suis rendu en touriste au Festival de L'Air du Temps à Lignières, grand cru 2019. J'y suis allé d'un pas léger et distrait pour me laisser imprégner du talent des autres, pour boire des bières (légères elles aussi), pour rencontrer les autres amoureux de mon amour : la Chanson Française. Le duo Volo a fait des blagues, des surprises et des promenades. Mes copains de L'Affaire Capucine ont joué à 17h, puis le soir, c'était Léopoldine HH et Clarika, avec qui je partage le meilleur des batteurs du monde (je le rappelle, est célibataire et très beau !). La soirée était si belle, si magique, que Sylvain Dépée, nouveau directeur des Bains-Douches, s'est lancé dans une animation impromptue avec des reprises au ukulélé des meilleures chansons de Patrick Sébastien, son idole. Bref, ce festival, c'est le printemps, c'est la musique, ce sont des personnes forcément formidables puisqu'elles soutiennent le spectacle vivant, celui qui rapproche les voix en ces temps troublés où tout porte à les éloigner...

Julien Girard



Julien Girard est un auteur-compositeur-interprète berruyer soutenu par le Pôle Chanson des Bains-Douches. Son troisième album intitulé « *La Machine* » est sorti en avril et contient 13 chansons, perles de textes à découvrir d'urgence.

MICRO-TROTTOIR

#BALANCETACHANTEUSE

C'était une soirée 100% féminine au Manège hier soir. Et vous, quelles artistes féminines aimeriez-vous voir programmées pour L'Air du Temps 2020 ?



Bastien Lucas



Nédia Yazdanian



Léopoldine HH



Âne Onyme

J'aimerais beaucoup voir Laura Cahen parce que j'ai entendu quelques nouvelles chansons et j'aimerais bien voir la suite. J'aimerais bien programmer aussi Lily Luca avec qui je n'ai aucun lien de parenté je le précise, ce n'est pas du népotisme. Je l'ai vue en concert la semaine dernière et j'ai trouvé ça vraiment bien, dans un autre registre. Et entre les deux, peut être Gatica, qui m'a aussi beaucoup plu et qui va faire Avignon cette année. L'année prochaine elle sera rôdée à la perfection. Je ne programmerai pas forcément ces trois artistes le même soir, mais ce serait un beau panorama de chanson féminine.

J'aime bien les filles qu'on ne voit pas trop, ou pour l'instant pas assez à mon goût. J'aime bien Buridane, Emilie Marsh. Dans les toutes jeunes, j'aime beaucoup Aloïse Sauvage qui commence à être un peu connue, c'est une fille qui fait du cinéma, de la danse, des acrobaties et qui écrit ses textes. Elle serait super au manège. J'aime aussi PR2B, qui fait de la chanson, du texte et beaucoup d'électro et qui ne va pas tarder à percer, j'en suis sûr ! Clarika et Léopoldine HH, on les a ce soir, mais je pourrais les voir dix fois de suite.

On espère revenir, même en tant que festivaliers. Ce festival est incroyable, c'est une espèce d'utopie musicale. Si je reviens, j'aimerais beaucoup voir une jeune femme qui s'appelle Lise Martin. A chaque fois qu'elle chante, je pleure, c'est toujours incroyable. Il y a quelqu'un aussi que j'aime beaucoup, quand elle chante, on laisse le bruit et la fureur dehors : elle s'appelle Gatica et c'est vraiment un bonheur. Elle est merveilleusement bien accompagnée par deux musiciennes sublimes. J'aimerais aussi voir Diam's, Nina Hagen, ou ma mère...

J'ai entendu une artiste dont la voix évoquait beaucoup Barbara sur France Inter l'autre jour, elle s'appelle Clara Ysé. J'aimerais aussi beaucoup voir Karen Lano, Nour, Amapola, Céline Ollivier, Vanina de Franco, et Clara Luciani, ou même Camille !



Propos recueillis par Francine Moronvalle et Violette Dubreuil

CE MATIN À LA MAISON DES PARFUMS

BENSÉ, CHASSEUR DE NATUREL



Le festival nous a encore offert un instant de grâce. « L'Odyssée » de Bénédictine s'est arrêtée le temps d'un cabaret matinal dans le jardin de la maison des parfums.

C'est un rendez-vous attendu par des festivaliers fidèles, chapeautés comme pour un garden party. Les concerts « hors murs » sont des moments que l'on sait uniques. Julien Bénédictine s'avance pieds nus et gravit les marches qui lui serviront de scène. Il inspire profondément. Les arpegges de sa guitare acoustique s'élèvent dans les airs et survolent les spectateurs assis devant lui. Le voyage commence... « Laisse aller la flamme par le haut... respire et vois ton âme entrer, laisse aller ». Il invite au lâcher-prise, à un retour aux sources. De sa folk mélancolique, il évoque la place de

l'Homme sur terre entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, la beauté absurde d'une existence éphémère. Cette quête de sens a guidé l'écriture de son dernier album « L'Odyssée » qui boucle une trilogie commencée il y a maintenant dix ans avec le remarquable « Album » qui précédait « Le Printemps ». Un hommage aux auteurs qui l'ont construit comme Camus, Montaigne et autres penseurs. Bénédictine qualifie lui-même ce dernier maillon, « d'album érudit » et a conscience de l'écoute ouverte qu'il nécessite. Il faut, sans complexes, vaincre la frustration de ne pas tout comprendre. Se laisser bercer par la poésie des mots, la douceur de la voix et la beauté des mélodies. Comme on contemple un tableau sans maîtriser l'art, comme on se laisse envivrer d'un parfum sans le disséquer, comme on

s'éstasie devant un paysage, un arbre, une cascade sans forcément se poser de questions métaphysiques. La nature est omniprésente. Le public invité à se réincarner en oiseau accompagne de ses sifflements l'histoire d'« Une île » qui devient archipel. Julien nous transporte en Corse sur une terrasse du village de « Poggio » loin du tumulte fanatique « des drapeaux noir et blanc... et le vent joue de [sa] guitare ». Le temps d'un cache-cache derrière un poteau devenu loge éphémère, il revient et nous offre en guise de rappel la chanson de Moustaki « En Méditerranée ». Tristement d'actualité. Il s'en va chantonnant, laissant des spectateurs heureux qui, comme Ulysse, ont fait un beau voyage.

Thibaud Moronvalle



Sentons sous les arbres

HIER APRÈS-MIDI AUX BAINS-DOUCHES

VOYAGE EN O TROUBLANT

Après nous avoir chanté l'eau il y a deux ans, Olivier Marguerit a mis le feu hier après-midi aux Bains-Douches avec son tout nouvel album « À Terre ».

Dans la pénombre artificielle de ce début d'après-midi, cinq silhouettes atterrissent. Placements millimétrés, dress code soigné. On comprend que ce n'est pas un concert d'Olivier Marguerit qui nous attend mais bien la performance d'un groupe composé ce soir de Maud, Emma, Jérôme et Mathieu. « Nous sommes la quinzième lettre de l'alphabet, je suis O, nous sommes O ». Nappes synthétiques, arpégiateurs et chœurs se mélangent en harmonie. La basse groove et la batterie rythme les pas de cette échappée collective. Les chansons nous parlent de chutes, de fuites « J'ai passé la frontière, effacé ton prénom, quand on quitte une terre,



O vu d'en bas

faut brûler la maison... ». On dévale une pente vertigineuse, on « perd les pédales ». Marguerit, lui, perd ses pétales, s'effeuille. Le voilà torse nu. L'alchimie entre les musi-

ciens est flagrante, jusque dans la gestuelle, elle aussi précise et habitée. Cette scénographie, Olivier Marguerit l'a travaillée avec une chorégraphe. On sent que

tout est justifié, réfléchi. L'écoute quasi-religieuse d'un bruyant orgasme féminin clôturant le sulfureux « a kiss » nous trouble. Cette recherche artistique poussée peut interloquer, voire décontenancer certains spectateurs qui, frieux ou étanches, n'arrivent pas à plonger dans son univers pop si éloigné des codes habituels de la chanson française. Mais la sympathie dégageée, l'osmose entre Olivier et ceux qu'il appelle tendrement « ses petits chéris » alliées à la qualité de la performance musicale ramènent les plus sceptiques au milieu de l'O. Il y a de vrais beaux moments qui ne laissent personne indifférent comme ce final grandiose. Finalement, Marguerit, on l'aime un peu, beaucoup ou passionnément.

Thibaud Moronvalle



Olivier & Co

EXPOSITION

OUI NON PEUT-ÊTRE

Venez découvrir dans le hall des Bains-Douches les œuvres de Lydie Baron, peintre-illustratrice. Ses peintures sont le témoignage de son affection pour les mariages passionnels et heureux. Lydie Baron est également autrice et chanteuse du duo Léonard.

